

Tiphaine Barrailler

Dé-limiter les corps des jeunes filles

Et les femmes, toujours ardentes et charnelles,
Ne devraient posséder qu'un corps décapité
Avec des flancs puissants et de blanches mamelles !¹

L'ultime strophe du poème que Jane de La Vaudère met en exergue à son roman *Les Demi-sexes*, publié en 1897, sollicite et développe l'image d'une femme comme corps sans tête, reposant sur l'idée couramment répandue à la fin du XIX^e siècle selon laquelle la femme ne serait qu'un corps qui ignore la raison. A ce titre, elle est tantôt représentée comme un être essentiellement sensuel, soumis à la tyrannie des sens jusqu'à l'hystérie, ou comme un corps maternel, dont la fonction première et primordiale serait l'enfantement. Matrice plutôt que cerveau, ces « corps décapité[s] » attisent et cristallisent un faisceau d'images, de mythes et de représentations qui ne sont pourtant pas l'apanage exclusif de l'imaginaire fin de siècle.

Au contraire, l'imaginaire développé autour de la jeune fille, figure qui semble sinon naître, du moins prendre corps à la fin du XIX^e siècle s'étoffe et s'étaie, simultanément écho et caisse de résonance des craintes, fantasmes, préoccupations de l'époque. « La » jeune fille, avec tous les guillemets que la réduction essentialisante de l'article défini implique, toléré seulement parce qu'il reflète non pas une réalité sociale – il n'existe rien de tel que « la jeune fille » dans la nature, ou plutôt dans la ville – mais une représentation réelle, réactive les topoï traditionnels de l'essence charnelle de l'éternel féminin. Mais encore, son corps passionne. Dans le cadre des mutations des techniques et pratiques de la médecine qui ont marqué le XIX^e siècle et s'ancrent de plus en plus profondément dans les mœurs en sa fin, sur lesquelles nous reviendrons, ainsi que sur la vague hygiéniste de recensement des corps et de régulation des mœurs, les écrits, à prétentions scientifiques ou non, se multiplient. Car ce corps fascine. Il habite le flou de l'entre-deux, entre deux âges ou entre deux êtres, l'espace indéterminé entre le *déjà plus* – sous-entendu « une enfant » – et le *pas encore* – « ...une femme » –, dont le vide laisse la possibilité à toutes les virtualités littéraires, fictionnelles, fantasmatiques, de s'inscrire, mais ouvre simultanément la voix(/e) à tous les dangers. Pour la société d'un XIX^e siècle finissant, il devient dès lors impérieux de saisir ce corps, pour le comprendre et le limiter et le comprendre pour le limiter.

Il convient ainsi de s'interroger sur les discours qui informent et pèsent sur les représentations du corps féminin. Le fait d'avoir recours à des tours et des détours pour fixer sur le papier les corps des jeunes filles, loin d'être anodin, est significatif à double titre : en lui-même d'abord, il met en lumière des interdits sociaux, de ce qu'il est jugé convenable ou non de dire à propos d'une jeune fille et surtout à une jeune fille. Par les présupposés, les représentations qu'il sous-tend ensuite, il révèle une certaine *doxa* à l'œuvre dans la société de l'époque.

La multiplication des traités à vocation scientifique portant sur les jeunes filles et leur corps traduit un désir manifeste de savoir qui se paie d'un double constat. D'une part, il s'agit de savoir pour mieux circonscrire, pour mieux contrôler, en dépit des attentes de neutralité qu'un sujet moderne aurait tendance à avoir vis-à-vis de l'*éthos* scientifique. D'autre part, il faut comprendre qu'à de rares exceptions près, la volonté d'accroître les savoirs sur les jeunes filles ne s'accompagne pas de celle d'accroître les savoirs des jeunes filles, ou du moins de manière extrêmement ténue et surveillée. Il s'agira dès lors de se demander, notamment en puisant dans des œuvres littéraires, ce que les jeunes filles semblent savoir de leur corps, tout en n'étant évidemment pas dupe du statut particulier – fictionnel, esthétique – du genre romanesque, ne permettant pas à lui seul de tirer des conclusions sur la réalité historique².

Pour tenter de cerner l'imaginaire de contrôle et de fascination qui se développe autour du corps de *la* jeune fille et des corps *des* jeunes filles, nous nous appuyerons sur un corpus transgénérique. Nous aurons recours à la fois à des romans – principalement *Chair Molle* de Paul Adam, narrant les mésaventures de Lucie allant de la maison close à la rue en passant par le café-concert et *Les Demi-sexes* de Jane de La Vaudère qui fait le récit de l'histoire de Camille et de sa décision de se faire opérer pour ne plus avoir d'enfants et donner libre cours aux plaisirs du corps, tous deux se scellant par la mort, spectaculaire ou pathétique, des protagonistes – et à un traité à ambition scientifique, *Hygiène de la jeune fille* du médecin Adrien Coriveaud.

Il semble avant tout nécessaire de préciser le contexte socio-historique, idéologique et discursif dans lequel s'inscrivent les représentations du corps de la jeune fille et des savoirs sur ce corps.

Renouveau de la médecine et nouveau regard sur le corps : connaître la jeune fille et son corps pour mieux les maîtriser?

Mutations des regards sur le corps

Le renouveau du regard sur les corps se fait d'abord dans le domaine médical. C'est dans un contexte général de systématisation de la démarche clinique, fondée sur l'observation, et de l'anatomie pathologique, qui cherche dans les organes les marques anatomiques des dysfonctionnements pathologiques, que le corps de la jeune fille se voit lui aussi examiné et décomposé. Le XIX^e siècle marque ainsi l'avènement d'une « médecine spécialisée, technicienne³ ». Celle-ci déploie une panoplie d'instruments – de la systématisation du *speculum uteri* aux rayons X en passant par le stéthoscope – qui favorisent l'observation, au point de pouvoir affirmer, à l'instar d'Olivier Faure, que les corps sont « de plus en plus profondément exploré[s] par des appareils⁴ ».

D'autres évolutions, plus anecdotiques en apparence, contribuent à modifier le regard et la perception non seulement des individus mais aussi des œuvres notamment littéraires sur le corps. Le XIX^e siècle voit notamment proliférer les miroirs en pied, nommés psychés dans le lexique de l'époque, ressource enrichissant les virtualités scopiques du miroir romanesque. C'est ainsi que Paul Adam exploite la possibilité de saisir le corps dans son entier d'un seul regard qu'offre le miroir dans un passage au cours duquel Lucie Thirache fait l'inventaire de ses charmes devant l'armoire à glace de sa chambre, de ses « cheveux châtons, frisés très bas sur le front » aux « petits pieds cambrés⁵ » selon un mouvement descendant du haut du crâne jusqu'aux pieds en passant par les oreilles, les joues, les lèvres, la poitrine, la taille, les jambes⁶. Autoréflexivité du corps scruté, le miroir se met au service du projet romanesque et permet de reproduire narrativement le regard de complaisance futile que porte le personnage sur son corps et que condamne le discours du roman.

La médecine arme la morale de nouveaux outils. Dans un contexte d'obsession de la décadence et de la dégénérescence de l'humanité, la jeune fille se voit l'objet d'une attention scrutatrice toute particulière. Être labile habitant la fuite, une multitude de traités à vocation plus ou moins scientifique, anatomique ou médicale tentent de la saisir. La jeune fille, en tant que produit de l'imaginaire social, semble cristalliser les hantises de cette fin de siècle, comme la déperdition de l'espèce dans l'immoralité. Elle devient un objet à circonscrire autant qu'à maîtriser. On citera à titre d'exemple l'ouvrage de Marguerite Evard, *L'Adolescente*, qui, à l'aide d'une cohorte de tableaux statistique se targue de fixer cet objet mouvant et mystérieux. Son but est explicite : approfondir les connaissances, la jeune fille étant « très peu connue au point de vue psychologique⁷ ». Elle effectue sur une population

de jeunes filles donnée, choisie parmi ses élèves, une série d'études et de mesures dont on peut donner l'exemple suivant :

La période de la plus grande croissance serait ainsi de 12 à 15 ans chez l'adolescente, environ 3 ans avant celle des garçons. La courbe atteint son maximum de rapidité à 14 ans, soit à l'époque d'apparition des premières menstrues. Nos adolescentes ont grandi considérablement de 12 et demi à 15 ans, faisant jusqu'à 6 cm en six mois.⁸

Cependant, ces descriptions revêtant l'apparence de la neutralité scientifique ne vont pas sans un ferment moralisateur. La saisie n'est pas que savante, elle vise aussi à une maîtrise morale. En effet, selon Marguerite Evard, « les mauvaises lectures, les mauvais exemples [...] avancent l'apparition⁹ » de la puberté. Le constat scientifique et l'argument moral se mêlent et se confondent. Il semble s'agir là d'un trait caractéristique du discours sur le corps du XIX^e siècle, en particulier celui ayant pour objet les corps des jeunes filles. Chez le docteur Adrien Coriveaud, la dialectique entre connaissance et contrôle est également frappante. Auteur d'un traité teinté de darwinisme, dont le but est d'épuiser les évolutions physiologiques de la jeune fille en interaction avec son environnement, il se présente simultanément comme médecin et relais du prêtre, ou plutôt confond les deux en une entité unique de directeur des consciences et garant moral :

Puis, je suis médecin, et ce titre, qui m'a permis de pénétrer dans les intimités de votre vie de famille et me procure aujourd'hui le très agréable rôle de directeur... hygiénique de votre fille (les épithètes changent avec les mœurs) [...]¹⁰.

L'adjectif « hygiénique » ne va pas sans évoquer le vaste mouvement hygiéniste qui a marqué les conceptions et les pratiques du XIX^e siècle, caractérisé entre autres par une volonté de moralisation des mœurs des populations marginales bien que parfois nombreuses, des prostituées aux ouvriers. Les points de suspension soulignent plus qu'ils n'oblitérent le tabou, mettant en évidence un défaut lexical lui-même révélateur d'une gêne sociale. Le « directeur...hygiénique » se substitue au directeur de conscience qu'a pu être le prêtre jusqu'au siècle précédent, permettant d'affirmer que « [a]u service des âmes, l'argument scientifique du corps est devenu le plus puissant¹¹ ». Toutefois, la mise sous tutelle par une autorité supérieure – et masculine – de *la* et *des* jeune(s) fille(s) demeure une constante. Que ce soit par l'intermédiaire d'un prêtre ou par un médecin, la société, du moins dans ses discours, prétend contrôler le corps de *la* jeune fille, et par là même les comportements *des* jeunes filles. Dans ce contexte idéologique, la jeune fille peut-elle se constituer en sujet de savoir?

La jeune fille : sujet de savoir sur son corps?

Adrien Coriveaud, notre directeur hygiénique de jeunes filles, commence par déplorer le caractère pernicieux de l'éducation des femmes qui ne les « accoutum[e] [pas] à voir les choses réelles telles qu'elles sont réellement » mais au contraire « enjoliv[e] leur imagination par de froides légendes ou d'élégantes erreurs¹² », et regretter ainsi leur ignorance. Cependant, la portée critique de ses propos ne résiste pas aux présupposés de l'époque. « Il n'y a pas de science faite pour les femmes¹³ » s'empresse-t-il en effet d'ajouter, car « la science se compose de notions et de principes qu'on ne peut deviner par intuition¹⁴ ». Tout en mettant en question l'éducation dispensée aux femmes, et donc aux jeunes filles, leur empêchant de développer un savoir véritable sur la réalité, il leur refuse d'emblée la capacité de comprendre le monde autrement qu'intuitivement, par un effort intellectuel par exemple, revoyant de nouveau l'essence féminine à ce corps décapité, voué à sentir sans penser. Il présente d'autre part la jeune fille comme propriété de la société. Elle est alors l'impossible sujet. Il constate en effet, au sujet du mariage « à partir de ce moment la jeune fille ne nous appartient plus¹⁵ ». Cela sous-entend que jusqu'au mariage, la jeune fille « nous » appartient. Mais qui désigne ce « nous »? La communauté des médecins, gardiens et garants de la santé de la société? La communauté masculine en son ensemble? Très vraisemblablement les deux à la fois.

Tout cela contribue à tracer un cadre discursif et idéologique global visant à réguler les corps des jeunes filles et leur accès au savoir. « [L]a féminité sert, dans une stratégie de pouvoirs, de périmètre raide et clos où l'on emprisonne les femmes¹⁶ » affirme à ce titre Jean-Pierre Peter. Qu'en est-il plus précisément dans les œuvres littéraires?

La représentation littéraire : frayeurs et ignorances, hiatus dans la chaîne de transmission du savoir

Les jeunes filles, dans leur représentation littéraire – constituée ici malheureusement d'un simple et inévitablement réducteur échantillon – ne semblent pas s'extraire du périmètre raide et clos de l'ignorance, quand il s'agit de leur corps.

Terreurs et ignorances

Il est instructif, dans un premier temps, de convoquer le récit que fait Edmond de Goncourt des premières menstruations de Chérie. Non seulement l'événement est décrit comme une « transformation » mystérieuse, simultanément naturelle et magique, les méandres des métaphores et l'imaginaire mythique venant contourner les écueils de la pudeur excluant par là même de la sphère du dicible, mais il met également au jour l'étendue de l'ignorance du personnage de Chérie, représentation parmi d'autres de la jeune fille, quant aux évolutions biologiques de son corps :

– Bien sûr, – se disait Chérie, assise le matin sur la petite chaise au pied de son lit, dans laquelle autrefois, tout enfant, elle mangeait sa bouillie et sur laquelle aujourd'hui encore elle se plaisait à mettre ses bas, – bien sûr elle ne serait plus vivante le soir... On meurt, n'est-ce pas? quand on n'a plus de sang...et rien ne pouvait l'empêcher de s'en aller d'elle... son sang.

Comme si elle s'était entendu condamner par un médecin, la fillette, affaissée sur sa petite chaise, pleurait... se pleurait déjà.

– Parler à quelqu'un de ce sang... Non! jamais, rien ne pourrait la contraindre à cela...elle aimait mieux tout, – laissait-elle échapper à demi-voix, en se parlant à elle-même, et elle continuait à se désespérer, ignorante de son mal. De cette éventualité, en effet, il est bien rarement question chez les femmes. Les mères redoutent d'avertir leurs filles, les sœurs aînées répugnent à faire des confidences à leurs sœurs cadettes, et les gouvernantes sont généralement muettes près de celles qui n'ont ni mère ni sœurs.¹⁷

Terreur et ignorance caractérisent la première perte de sang menstruel de Chérie, qui va même jusqu'à craindre la mort. Il est intéressant de noter l'inexistence d'une transmission du savoir de la mère à la fille ou encore de l'aînée à la cadette. Chérie, figure de la jeune fille, est représentée comme irrémédiablement ignorante des évolutions organiques de son corps, alors que parallèlement la médecine étend ses connaissances.

Lucie Thirache, personnage principal du roman *Chair molle* de Paul Adam est plus fille que jeune, dans la mesure où ses activités prostitutionnelles lui retirent le statut de « jeune fille » tout en lui rendant inaccessible celui de « femme ». Son histoire peut se lire comme la manifestation des conséquences de l'ignorance, et de la non-maîtrise d'un savoir sur son corps entraînant sa perte. Elle meurt en effet à la suite de multiples infections vénériennes, pour ne devenir qu'un corps souffrant. Comme Chérie, son rapport au corps se caractérise par une forme de dépossession, dépossession par rapport au savoir susceptible de lui apporter un certain contrôle, comme en témoigne l'extrait ci-dessous :

Au milieu de ses occupations, une angoisse la poignait. Elle avait connu une fille de passage atteinte du mal vénérien, et, depuis, le spectacle des accidents qu'elle avait observé la hantait, lui inspirait à la fois épouvante et répugnance. Tout en redoutant ce mal terrible, elle l'attendait comme une conséquence inévitable de son métier. [...]

Sa terreur, chaque jour, croissait, entretenue, avivée par les récits que lui faisaient les autres filles. Sur un ton navré, elles se communiquaient leurs craintes, exagéraient les descriptions du mal.

Seule, une femme nouvellement enrôlée, Léa, une parisienne, se complaisait à satisfaire aux questions de Nina¹⁸. Durant des heures, elle narrait des symptômes, racontait des traitements, et Lucie l'écoutait, en une attention muette, complètement asservie par l'érudition de cette fille.¹⁹

Deux éléments peuvent être mis en évidence. Il s'agit d'une part de la terreur suscitée par le manque d'informations sur la maladie, d'autre part le pouvoir que donne la possession du savoir, Léa « asservi[ssant] » littéralement Lucie. Ce pouvoir est incarné par une figure qui hante les récits d'Adam et de de La Vaudère, celle du médecin.

Ambiguïtés de la figure du médecin : le pouvoir du savoir

Les savoirs physiologiques donnent un pouvoir de pression voire de manipulation certain aux personnages de médecin dans les romans. En témoigne la peur de Lucie Thirache qui redoute la visite médicale – manifestation romanesque de la pénétration hygiéniste dans la sphère de l'intime, historiquement encouragée notamment par l'étude de Parent du Châtelet :

À une porte, le docteur se montra, laissant échapper une femme, interrogeant : « À qui le tour? » Un frisson courut parmi les filles, avec un murmure. Elles se poussaient mutuellement vers lui. Nina se trouva la plus proche. Il lui donna une tape sur l'épaule et l'emmena en goguenardant.

Maintenant, Reine racontait que cette fois encore, elle l'avait échappé belle, et les autres répondaient très bas, pénétrées de l'importance solennelle de cet examen. Un temps assez long s'écoula sans que Lucie reparût. Anxieusement, les femmes regardaient cette porte qu'on ne rouvrirait pas. Elles s'étiraient et s'agitaient dans un malaise.²⁰

Le docteur est sémantiquement associé à un monstre, qui « laiss[erait] échapper » les femmes comme il le ferait avec des proies, représentation contrastant burlesquement avec son attitude goguenarde. L'examen médical jouit d'une « importance solennelle » et provoque frissons et anxiété.

Dans *Les Demi-sexes*, le docteur Richard non seulement provoque la peur mais tire profit de manière malhonnête de l'ignorance des jeunes filles, qu'il déleste de la possibilité d'avoir des enfants ainsi que d'une grosse somme d'argent, à l'aide de sa complice comme la fin du roman l'explique, et montre la globalité du phénomène :

Peu de temps après, le Dr Richard fut dénoncé, ainsi que Nina Saurel qui avait recruté pour lui et amené, dans sa clinique, des jeunes femmes et même des fillettes parfaitement bien portantes. Toutes avaient subi la désovarisation, et s'étaient retrouvées, guéries et expertes, dans le petit rez-de-chaussée de la rue Blanche.

L'enquête judiciaire fit le grand jour sur cette affaire de haut goût. Il y eut des débats chirurgicaux instructifs et la révélation, faite au public, de l'existence dans Paris d'officines suspectes, ou, sans aucun contrôle, certains médecins pratiquent journallement des opérations bizarres, destinées uniquement à leur rapporter la forte somme.²¹

Le roman ménage également la punition de celles – Camille et Nina - qui tentent de s'approprier un savoir et d'en retirer un pouvoir. Une trop grande connaissance de leur corps par les jeunes filles, qui leur en donnerait une plus ferme maîtrise, est vu comme le risque et le symptôme de la dégénérescence sociale. C'est pourquoi Camille et Nina se voient magistralement punies à la fin du roman de Jane de La Vaudère. À trop vouloir maîtriser son corps et se rendre maîtresses de leur propre vie, elles périssent par le feu, comme autrefois les sorcières du Moyen Âge, détentrices d'un savoir trop étrange. Car c'est bien une volonté de puissance qui motive la « désovarisation », symbole fantasmagorique d'une société finie, sans avenir, vouée à la décadence, à laquelle procèdent Nina, Camille, et d'autres :

Elle se disait qu'elle serait l'égal de l'homme par la pensée et par l'action et que les misères de la femme ne l'atteindraient plus. Désormais, elle saurait tout obtenir parce qu'elle saurait tout dédaigner. Sa seule ambition serait de voir. Voir, n'est-ce pas savoir et jouir intuitivement ? N'est-ce pas découvrir la substance même des faits? ...Que reste-t-il de la possession matérielle? Une idée.²²

Jeunes filles éternelles, puisqu'elles ne deviendront ni femmes ni mères, Camille et ses homologues se voient sévèrement punies, et dans une certaine mesure socialement condamnées pour avoir transgressé la loi tacite d'exclusion de la jeune fille de tout savoir, et en particulier de celui qui mène à un pouvoir.

Il convient cependant d'apporter quelques nuances à cette vision parfois caricaturale de la jeune fille privée d'accès à toute forme de savoir, et manipulée à ce titre par des détenteurs du pouvoir, toujours masculin. D'une part, des contre-exemples au sein de ce vaste corpus des romans de la fin du XIX^e siècle, montrant des femmes et des jeunes filles en possession d'un savoir sur leur corps, ou en voie d'obtention d'un pouvoir, d'un contrôle de ce même corps. C'est le cas, entre autres, du personnage de Minne dans *L'Ingénue libertine* de Colette, en quête d'une maîtrise et d'une connaissance de son propre corps jusqu'aux confins du plaisir. D'autre part, si certains romans, comme *Les Demi-sexes*,

semblent punir sévèrement toute tentative de rébellion de la part des jeunes filles contre la position d'ignorante et de dépendance par rapport à leur mari, il faut se rappeler que ces romans eux-mêmes sont pris dans des discours sociaux, des normes de ce qui est convenable ou non, desquels il s'agit de ne pas trop s'affranchir.

Est remarquable la collusion entre l'interdit – ou du moins le tabou social – qui empêche à la fois la libre représentation – littéraire ou non – du corps de la jeune fille et la libre disposition de son corps par la jeune fille, les discours d'encadrement moral de ce corps ainsi que les discours d'exclusion, ou du moins de marginalisation des jeunes filles de la chaîne de transmission des savoirs, notamment corporel. En effet, constate Marc Angenot, « [...] toute mention du corps (du corps féminin surtout), de ses fonctions, de la génération, de la vie matrimoniale même peut être interprétée de façon grivoise ou choquante. Tout ce qui de près ou de loin, par une dérive quasi illimitée, peut faire penser au sexe, au désir, à la nudité en vient à être absorbé dans l'immense tache aveugle de l'interdit.²³ » Comment dès lors transmettre un savoir dont l'énonciation même est délicate – on le voit dans les tours et détours qu'opère le médecin Adrien Coriveaud, lorsqu'il évoque la puberté par exemple²⁴ ? Et comment prétendre le transmettre à un personnage – social comme littéraire – tel celui de la jeune fille qui semble cristalliser les peurs de décadence et de dégénérescence qui marquent la fin du XIX^e siècle. L'ellipse et la lacune sont dès lors de mise lorsqu'il s'agit d'évoquer les corps des jeunes filles, comme le passage suivant, au cours duquel Camille se fait examiner par le docteur Richard en vue d'une désovarisation future :

– C'est nécessaire, ne craignez rien...

Quand elle se releva, le visage empourpré de honte douloureuse, les yeux pleins de larmes :

– Aucune complication n'est à redouter.²⁵

Les points de suspension sont pour évoquer tout en masquant la manipulation physique et tactile du corps juvénile.

Dès lors se dégagent deux traits principaux caractérisant le rapport que les jeunes filles entretiennent avec leur corps, médiatisé, ou non, par une certaine forme de connaissance. D'abord, le paradoxe de la femme comme un « corps sans tête » qui la définit comme un être chez qui le charnel prime sur le rationnel à qui pourtant tout savoir sur le corps est interdit. Le contrôle du corps de la jeune fille ensuite, qui s'accompagne du contrôle de son accès au savoir.

¹ Jane de La Vaudère, *Les Demi-sexes*, Paris, Paul Ollendorf éditeur, 1897, pages liminaires.

² À ce titre, nous reprenons à notre compte les propos de Marc Angenot selon lesquels il convient de distinguer discours sociaux – et à fortiori discours littéraire – et réalité des pratiques, dans la mesure où « ces discours ne fournissent pas une information directe sur les pratiques et les attitudes [...] ». Marc Angenot, *Le Cru et le faisandé, Sexe, discours social et littérature à la Belle Époque*, Bruxelles, Éditions Labor, 1986, p. 13.

³ Olivier Faure, « Le regard des médecins », Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps, De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2005, t. 2, p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁵ Adam, Paul, *Chair molle*, Bruxelles, Auguste Brancart, 1885, p. 11-12.

⁶ Passage complet : « Des cheveux châtain, frisés très bas sur le front, ramenés en touffes épaisses devant les oreilles, où pendent de grands anneaux d'argent ; en ce cadre une figure aux joues pleines toutes blanchies de veloutine, des lèvres courtes et charnues vernissées de rouge vif laissant voir la blancheur mate des dents larges et hautes, des yeux couleur de bronze s'enfonçant en des orbites bistrées ; les paupières brunies avec art sont piquées de cils longs et espacés et, entre elles, le nez droit, mince, aux narines mouvantes. Son corps moulé dans un costume bleu offert à Lucie l'ample saillie de la poitrine, très haute, puis une taille svelte assise sur des hanches peu développées et ces hanches s'amincissaient en deux longues jambes, montées sur des petits pieds cambrés. » *Id.*

⁷ Marguerite Evard, *L'Adolescente, Essai de psychologie expérimentale*, Paris, Librairie Fischbacher éditeur, 1914, p. 6.

⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰ Adrien Coriveaud, *Hygiène de la jeune fille*, Paris, Librairie J.-B. Baillière et fils, 1882, p. 2.

¹¹ Jean-Pierre Peter, « Les médecins et les femmes », Jean-Paul Aron (dir.), *Misérable et glorieuse, la femme du XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1980, p. 90.

¹² Adrien Coriveaud, *op.cit.*, p. 3.

¹³ *Ibid.*, p. 4.

¹⁴ *Id.*

¹⁵ *Ibid.*, « Avant-propos », p. VIII.

¹⁶ Jean-Pierre Peter, *op.cit.*, p. 87.

¹⁷ Edmond de Goncourt, *Chérie*, Paris, Eugène Fasquelle éditeur, 1901, p. 137-138.

¹⁸ Nina est le nom d'emprunt de Lucie à la maison close.

¹⁹ Paul Adam, *op.cit.*, p. 68-69.

²⁰ *Ibid.*, p. 83-84.

²¹ Jane de La Vaudère, *Les Demi-sexes*, Paris, Paul Ollendorf éditeur, 1897, p. 282.

²² *Ibid.*, p. 44-45.

²³ Marc Angenot, *op.cit.*, p. 10.

²⁴ « Mais voilà qu'un jour des goûts nouveaux commencent à naître en elle en même temps qu'une sorte de retenue, premier indice de sa pudeur future, va peu à peu l'éloigner des réunions bruyantes. Elle ne sait rien encore, et cependant un secret instinct semble l'avertir que c'est à sa mère, ou à de jeunes filles comme elle, qu'elle ira désormais conter ses petits secrets ou demander des conseils. Elle paraît avoir comme l'obscur sentiment d'un fait de sa vie organique la plus intime et qui n'est autre que la distinction des sexes. Le féminin s'éveille en elle. » Adrien Coriveaud, *op.cit.*, p. 21. Notons l'emploi de termes flous et suggestifs, bien loin de l'objectivité scientifique que notre esprit moderne nous incite à attendre, comme « pudeur future », expression plus morale que scientifique – toujours selon l'acception moderne voire contemporaine du terme – « secret instinct », ou encore « le féminin » – dont il est permis de douter de la propension à s'ériger en catégorie scientifique.

²⁵ Jane de La Vaudère, *op.cit.*, p. 9.